

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 26

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185267>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

veautés recommença après la paix, et dans de misérables proportions, le négoce dont il était si fier.

M. Poirier avait stoïquement supporté cette rude épreuve. Il ne se plaignait pas.

La jeune Emmeline, pâle, triste, mais charmante encore, siégeait à la caisse, presque vide maintenant. Près d'elle se tenait Mlle Prudence, que les événements passés avaient fait tomber en enfance. En perdant son amie Clarisse, Mlle Prudence avait perdu une moitié d'elle-même. Ces deux vieilles filles ne semblaient vivre que l'une par l'autre. Celle-ci disparue, l'autre s'acheminait lentement et doucement vers la tombe.

Le malheur, avons-nous besoin de le dire, sème l'ingratitude et l'oubli. M. Poirier en fit bientôt l'expérience. Son ami, le marchand drapier qui avait échappé, par miracle, disaient les uns, par trahison, disaient les autres, à l'incendie allumé par les Bavares, ne voulut plus, pour beau-père à son fils, le négociant ruiné. Le jeune prétendant alla lui-même au-devant de la volonté paternelle et déclara que ce mariage était désormais impossible.

Le bonhomme Poirier fut cette fois frappé au cœur. Mais il se soumit de nouveau. De temps en temps, il regardait son Emmeline et pleurait. C'était tout. Une année s'écoula ainsi.

En 1872, au mois de juillet, la « foire des Capucins, » qui, l'année précédente, avait passé inaperçue, s'ouvrit avec tout l'éclat des beaux jours d'avant la guerre, au milieu d'une population portant le deuil encore, mais heureuse de retrouver, dans les habitudes et les plaisirs traditionnels, l'occasion de donner aux affaires l'impulsion indispensable à la régénération du pays.

Le cirque du Beau Richard s'installa des premiers. Des clowns, à cheval, parcouraient la ville en distribuant des programmes tout remplis de promesses. On y parlait surtout d'un cheval sauvage qui, livré à lui-même, dans l'hippodrome, exécutait sans cavalier des voltes surprenantes et prodigieuses. Il y eut foule dès l'ouverture.

Il est inutile de dire que personne, dans la maison du marchand de nouveautés, ne songea à se mêler aux joies de la fête.

Dans l'après-midi du troisième jour, M. Poirier, songeur et toujours attristé, reçut pour la seconde fois la visite du Beau Richard. Mais les rôles étaient changés. L'amphytrion était pauvre, triste, désespéré: son hôte était rayonnant, fier, heureux. Le négociant vit de suite l'inégalité du combat. Il mit bas les armes et, cette fois, se résigna à écouter sans révolte le saltimbanque, toujours amoureux :

— Monsieur Poirier, dit le Beau Richard, j'aime aujourd'hui, comme en 1870, mademoiselle Emmeline. Pendant la guerre, j'étais dans le Nord. Je me suis fait soldat. J'ai combattu pour la patrie, sous l'héroïque général Faidherbe, en pensant à votre fille. La paix arrivée, je suis remonté sur mes tréteaux. J'ai appris les désastres dont vous avez été victimes, à la suite des horreurs commises par les Allemands. Mon amour a grandi avec l'infortune de celle que j'aime, et je viens, comme il y a deux ans, vous demander Mlle Emmeline en mariage.

Le vieillard leva doucement la tête :

— Savez-vous, monsieur, que ma fille n'a plus de dot ? dit-il amèrement.

— Je le sais, puisque je reviens.

Cette noble réponse fut dite avec une simplicité si touchante, que le bonhomme ne put contenir ses larmes. Il tendit la main au Beau Richard, et lui dit :

— Vous êtes un bon garçon ! Je ne sais pas ce que dira Emmeline, mais moi je suis vieux, las, découragé, je ne vivrai pas assez pour la marier comme je l'aurais voulu...

Il hésita un peu ; puis, se décidant tout à coup :

— Tenez, si elle consent, je ne dirai pas non. Je lui parlerai demain.

— Oh ! non, dit vivement l'amoureux, tout de suite, je vous le demande en grâce. Seulement, puisque vous promettez de ne pas refuser, soyez tout à fait généreux. Permettez-moi de lui demander moi-même ce que je puis espé-

rer ; accordez-moi cinq minutes d'entretien avec elle, avec elle seule, je vous engage ma parole de ne pas insister plus qu'un galant homme ne doit faire près d'une jeune fille respectée, adorée.

Le père fut définitivement gagné. Il alla chercher sa fille et, au bout de quelques instants, il l'amena, surprise, mais calme, dans la pièce où l'attendait le saltimbanque.

M. Poirier se retira, laissant la porte entr'ouverte.

(La suite au prochain numéro.)

Que pensez-vous, chers lecteurs, de cette lettre adressée par un beau garçon à une demoiselle qu'il ne paraît pas aimer d'une façon excessive :

MADemoisELLE,

— L'amour et la tendresse que j'ai jusqu'à présent témoigné

[ pour vous sont faux, et je sens que mon indifférence envers vous augmente chaque jour ; plus je vous vois, plus vous paraissez ridicule à mes yeux et méprisable ; je me sens porté, et, à tous les points de vue, déterminé à vous haïr. Je n'ai jamais eu aucune inclination à vous offrir ma main. Notre dernière conversation m'a laissé un souvenir d'ennui et d'insipidité qui n'a pas rempli mon esprit d'une haute opinion de votre caractère. Votre caractère inconstant me rendrait malheureux, et si jamais nous sommes unis, je n'éprouverai que la haine de mes parents, jointe à l'éternel déplaisir de vivre avec vous. Votre serviteur, Robert.

Il est certain que cette lettre n'est pas fort amoureuse et que la demoiselle n'a pas de quoi être particulièrement flattée. Eh bien, vous vous trompez. Lisez la première ligne, puis la troisième, puis la cinquième, etc., sans tenir compte des lignes intermédiaires, et vous verrez que l'aventure pourrait bien se terminer un de ces jours par un mariage.

On lit dans l'*Echo du Rhône* du 17 juin :

« On signale déjà de nombreux étrangers dans l'Oberland et le bétail a pu enfin se mettre en route pour ses alpages. »

Au tribunal :

— Témoin, avez-vous des preuves que la plaignante et l'accusé étaient vraiment mariés ?

— Certainement, monsieur le président.

— Et quelles sont ces preuves ?

— Ils se battaient tous les soirs, monsieur le président, que c'était un vrai scandale dans la maison.

Le mot de l'énigme publiée dans notre précédent numéro est *fenêtre*. Le sort a désigné pour la prime M. Benjamin Crot, à Aran, sur Cully.

LOGOGRIPE

Mes quatre pieds font tout mon bien ;

Mon dernier vaut mon tout et mon tout ne vaut rien.

Prime. — Les Causeries du *Conteur vaudois* 2<sup>me</sup> série.

**Nous rappelons que les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.**